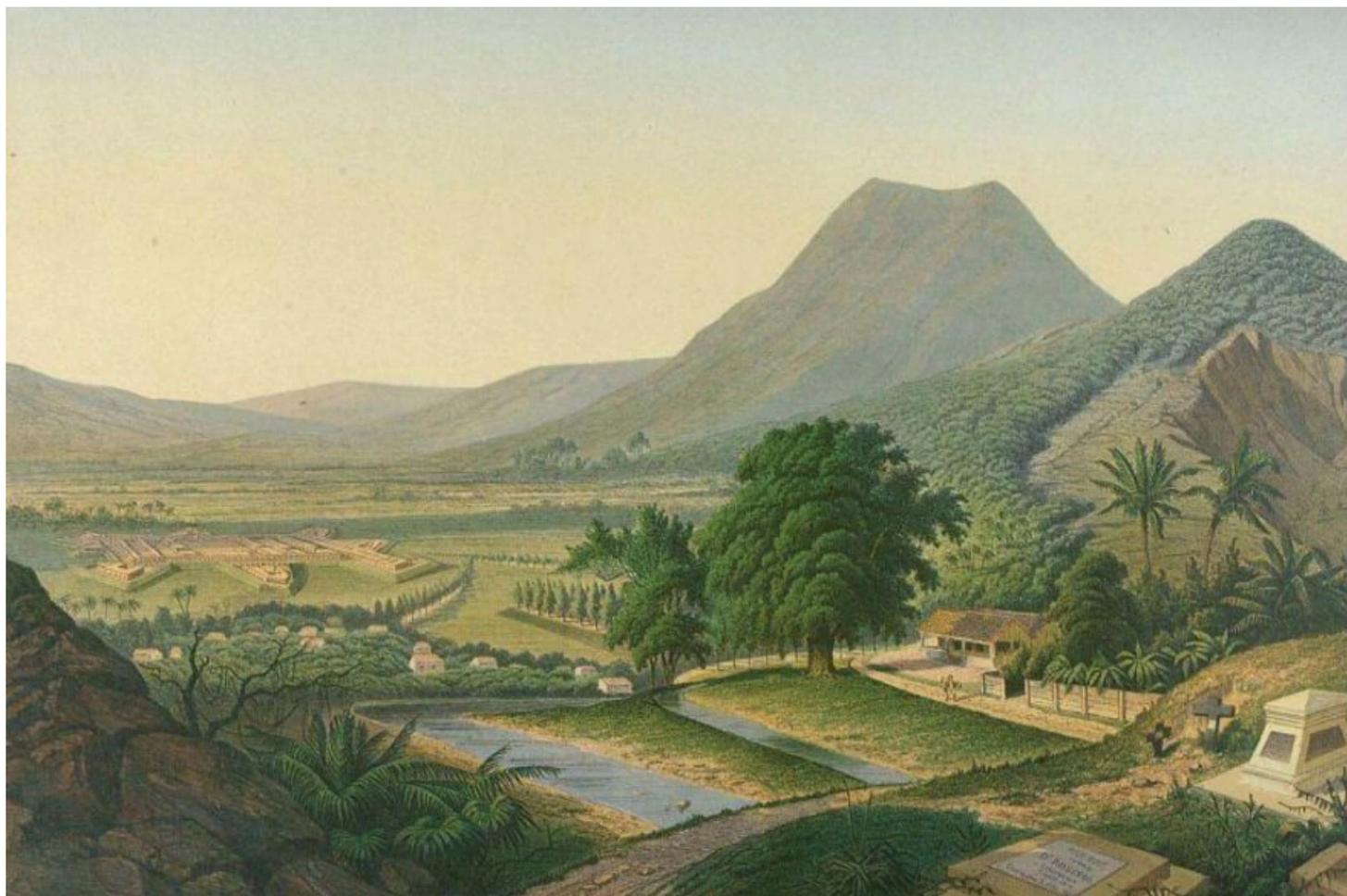


Histoire

La Suisse et ses colonies

Comment des mercenaires suisses ont participé à la colonisation



▲ Fort Willem à Java où de nombreux mercenaires suisses ont atterri ici (Lithographie d'après un dessin original de FC Wilsen, 1849, Musée tropical, Pays-Bas) Tropenmuseum, Netherlands

Au 19e siècle, de nombreux jeunes Suisses issus de milieux défavorisés ont combattu en Asie et en Afrique dans les troupes coloniales de puissances étrangères. Alors que le rôle des mercenaires suisses en Europe était déjà connu, des chercheurs ont maintenant découvert des documents qui mettent en évidence la contribution de combattants suisses à la domination coloniale.

29 juin 2020

🕒 10 minutes

Anand Chandrasekhar



Le spécialiste de l'Inde de swissinfo.ch couvre une large palette de thèmes qui va des relations bilatérales aux films de Bollywood. Il en sait long sur l'horlogerie suisse et a une préférence pour la partie francophone de la Suisse.

swissinfo.ch

Après une rude journée de travail à la ferme, Thomas Suter* (* = nom fictif), âgé de 19 ans, se rend dans la taverne d'un village de l'Emmental pour y boire un verre. Les discussions sont animées. Tout le monde parle de Jürg Keller*, un jeune du village voisin parti l'année précédente rejoindre l'armée royale des Indes néerlandaises, la Koninklijk Nederlandsch-Indisch Leger (KNIL) dans ce qui est aujourd'hui l'Indonésie.

La famille de Jürg Keller venait de recevoir une lettre de Lombok, aux Indes orientales néerlandaises, dans laquelle il se plaignait de la chaleur, de la nourriture et des indigènes. Mais ce qu'il trouvait pénible était plutôt exotique et excitant pour ceux qui découvraient ce monde dans une taverne de l'Emmental et n'avaient pour ainsi dire rien connu d'autre que la vie simple et monotone du travail dans les champs et les pâturages. Parmi eux, des jeunes hommes rêvaient en secret de suivre son exemple, de quitter leur vallée endormie et de devenir soldats sous les tropiques.

Pour cela, il leur suffisait d'attendre le passage d'un racoleur. Ce type de recrutement était certes interdit parce que les autorités fédérales voyaient d'un mauvais œil le fait que des Suisses servent des puissances étrangères, mais les recruteurs écumaient régulièrement la vallée. Les jeunes Suisses remontaient alors le Rhin jusqu'à Harderwijk, aux Pays-Bas, où se trouvait le bureau de recrutement de la KNIL. Dans cette ville, ils pouvaient passer la nuit à l'Hôtel Helvetia ou au Café Suisse, deux établissements tenus par d'anciens mercenaires suisses qui, contre rétribution, les aidaient à accomplir les formalités de recrutement.

Ils s'embarquaient ensuite pour les Indes néerlandaises orientales où ils devaient rester six ans au minimum. «Pour eux, les colonies représentaient une chance de grimper dans l'échelle sociale et d'accéder à la vie bourgeoise dont ils rêvaient», explique Philipp Krauer, chercheur en histoire du monde moderne à l'ETH Zurich.



▲ Un portrait de la recrue suisse Josef Arnold Egloff pris à Harderwijk, aux Pays-Bas, où se trouvait le centre de volontaires de l'armée coloniale néerlandaise (1889). (Avec l'aimable autorisation de la famille Egloff)
Courtesy Egloff family

Des caisses pleines de documents

Philipp Krauer et ses collègues ont récemment mis la main dans les Archives fédérales sur une vingtaine de caisses remplies de documents sur la vie jusqu'à présent méconnue des mercenaires suisses de l'armée coloniale néerlandaise. Alors que l'engagement des mercenaires suisses en Europe est connu, on ne disposait jusqu'à présent que de peu d'informations sur leurs faits d'armes dans les colonies.

Dans la seconde moitié du 19e siècle, l'engagement de mercenaires en Europe s'était étiolé – les jeunes Suisses combattaient désormais dans des colonies bien plus éloignées. Les Suisses étaient très appréciés par l'armée coloniale néerlandaise parce que la plupart d'entre eux disposaient déjà d'une instruction militaire de base et qu'ils étaient considérés comme de bons tireurs. Leur réputation s'est un peu ternie après une mutinerie suisse survenue en 1860 à Semarang pour protester contre les conditions de vie et de travail. Cependant, 8000 soldats suisses ont rejoint l'armée coloniale néerlandaise en Indonésie entre 1815 et la Première Guerre mondiale.

Le nombre de ceux qui ont rejoint la Légion étrangère française est encore plus important: on estime qu'entre 1830 et 1960, 40'000 Suisses ont participé aux combats en Afrique du Nord et au Vietnam. Par moments, les mercenaires suisses constituaient 10% des troupes des pays européens.

Misère en Suisse

Les mercenaires suisses fuyaient souvent la misère. Jusqu'à la fin des années 1880, la Suisse était un des pays les plus pauvres d'Europe et une terre d'émigration. Le gouvernement suisse accordait même des aides à ceux qui partaient aux États-Unis ou en Amérique du Sud. De plus, que des jeunes hommes turbulents issus de familles modestes s'en aillent mener une vie de soldat à l'étranger était plutôt une bonne affaire aux niveaux politique et financier. «De nombreux politiciens et agents de la force publique connaissaient les pratiques illégales de recrutement de mercenaires sur le territoire suisse, mais ils fermaient les yeux, a indiqué Philipp Krauer à swissinfo.ch. Ils estimaient préférable que ces pauvres et ces indésirables partent à l'étranger plutôt que de causer des troubles dans le pays.»

Mais la misère n'était pas la seule raison qui poussait les jeunes Suisses dans les armées coloniales – nombre d'entre eux espéraient ainsi trouver une vie pleine d'aventures. «J'ai lu la lettre où un soldat expliquait à sa mère qu'il avait rêvé de partir chaque fois qu'il voyait un train passer près de son village. Il ne pouvait pas supporter l'idée de rester dans ce petit village et d'y finir paysan comme son père et son grand-père», dit Philipp Krauer.



▲ Lettre à sa famille d'un mercenaire suisse en Indonésie (Avec l'aimable autorisation de la famille Egloff)
Courtesy Egloff family

De plus, certaines légendes qui circulaient magnifiaient la vie menée par ceux qui avaient eu le courage de faire le grand saut. Gottfried Keller, un des écrivains les plus populaires du milieu du 19e siècle, avait écrit l'histoire d'un jeune homme ayant quitté son foyer pour rejoindre d'abord la Compagnie britannique des Indes orientales puis la Légion étrangère française en Afrique du Nord. Il y avait tué un lion, été promu colonel et fait fortune.

Une vie dure

Mais la réalité était souvent bien différente. Pour beaucoup, l'arrivée en Indonésie constituait un choc, non seulement en raison du climat tropical, mais aussi parce que les jeunes recrues passaient les trois premiers mois en formation et n'avaient que peu d'autres contacts avec les autres Européens sur place. Elles devaient faire face à des maladies mortelles telles que la malaria et le choléra. «Avant que la quinine soit disponible dans les années 1850, la majeure partie d'entre eux mouraient dans les premiers mois de maladies tropicales», indique Philipp Krauer.

La vie quotidienne était cependant plutôt ennuyeuse. Les soldats devaient faire de nombreux exercices et s'entraîner à manipuler leurs armes. La nourriture de base était le riz et ils buvaient essentiellement du 'jenever', soit du gin hollandais, parce que la bière était importée. Les soldats suisses étaient en revanche autorisés à avoir des concubines et même à fonder des familles avec elles.

Certains tenaient des journaux et leurs notes montrent qu'ils se réjouissaient de sortir des casernes pour aller patrouiller dans les plantations. Leur présence contribuait à entretenir un climat de peur chez les ouvriers autochtones afin qu'ils ne se relâchent pas. Le conflit le plus important dans lequel les soldats suisses furent impliqués fut la guerre d'Aceh, qui débuta en 1873 et se prolongea près d'une quarantaine d'années. À cette époque, de 8000 à 10'000 soldats étaient engagés dans le nord de Sumatra. Les Suisses se retrouvaient également dans des unités spéciales impitoyables qui

patrouillaient l'archipel pour soumettre les chefs locaux – en utilisant la tactique de la terre brûlée. «Des milliers d'ennemis ont été tués, leurs maisons et d'autres propriétés ont été brûlées, le raja de Lombok a été arrêté et la plupart des chefs ennemis ont été expédiés dans l'autre monde», écrit en 1895 le soldat Emil Häfeli dans une lettre au père d'Egloff, son compatriote décédé. Les mesures de rétorsion étaient particulièrement cruelles lorsque des camarades étaient tués.



▲ La police militaire coloniale néerlandaise pose à côté des corps d'habitants tués dans le village de Koeto Reh au Sumatra (1904). Musée tropical, Pays-Bas. Tropenmuseum, Netherlands

Les descendants d'indigènes qui avaient survécu à l'intervention d'une de ces unités spéciales sur l'île indonésienne de Flores racontèrent plus tard comment ils avaient été protégés par les cadavres de leurs proches. Les soldats des armées coloniales ne faisaient aucune différence entre les civils et les combattants.

Philipp Kauer remarque: «En Suisse, il y avait déjà le Comité international de la Croix-Rouge et on discutait de moraliser la guerre. Et simultanément des Suisses participaient en Indonésie à des massacres dans le Sumatra du Nord, à Aceh, à Flores et sur d'autres îles».

Retour à la maison

Les soldats ne pouvaient rentrer chez eux qu'après avoir accompli au moins six ans de service en Indonésie. Comme ils étaient entourés par la mer, il n'était pour ainsi dire pas possible de désertier.

«S'ils voulaient rentrer avant d'avoir achevé leurs six ans de service, il leur fallait payer 2000 francs suisses, ce qui était un montant considérable à l'époque. Et ils devaient aussi trouver un remplaçant», indique l'historien. Les soldats ne parvenaient pas à économiser grand-chose, mais

après douze ans de service ils touchaient une rente annuelle d'une valeur de 200 francs au minimum, mais qui parfois atteignait 2000 francs.

De retour en Suisse, ils n'étaient pas accueillis comme des héros. Les miliciens avaient mauvaise réputation: la population méprisait ceux qui avaient servi un autre pays et les jugeait pervers - le nationalisme étant toujours plus fort dans le nouvel État fédéral. On craignait également qu'ils importent de mauvaises habitudes dans le pays.

Nombre d'entre eux étaient traumatisés par les massacres auxquels ils avaient participé et ne parvenaient pas à se réintégrer dans la société. Ils rencontraient aussi de l'opposition lorsqu'ils voulaient rapatrier leurs concubines et leurs enfants en Suisse.

Au contraire des marchands et des missionnaires suisses qui ont participé à l'aventure coloniale, les mercenaires n'ont pas laissé beaucoup de traces telles que des livres ou des musées remplis d'objets exotiques. Ils ont cependant exercé une influence considérable sur l'attitude des Suisses à l'égard des étrangers: «La manière dont ils décrivaient les indigènes dans leurs lettres a contribué à répandre des stéréotypes sur les autres races dans les vallées et villages reculés de Suisse. Certains existent toujours aujourd'hui», dit Philipp Krauer.



En conformité avec les normes du JTI

Plus: [SWI swissinfo.ch](https://www.swissinfo.ch) certifiée par la Journalism Trust Initiative

[Accueil](#)

Nova Friburgo

Le 16 mai 2022, une plaque en bronze commémorant les Fribourgeois·es qui émigrèrent à Nova Friburgo a été inaugurée sur la place de Nova-Friburgo, à Fribourg, en présence de Thierry Steiert, syndic de la Ville de Fribourg, Raphaël Fessler, président de l'Association Fribourg-Nova Friburgo, ainsi que de son Excellence Madame Cláudia Fonseca Buzzi, ambassadrice du Brésil en Suisse.

Fribourg - Nova Friburgo: une histoire déjà bicentenaire

Le 11 mai 1818, un traité de colonisation est signé par Sébastien-Nicolas Gachet – agent du gouvernement fribourgeois – et Jean VI, roi du Portugal et du Brésil, en vue de fonder la colonie brésilienne de Nova Friburgo.

Le canton de Fribourg s'empresse de ratifier cette convention. Car la Suisse – en particulier les cantons les plus pauvres – souffre de la famine et d'une grave crise économique. En effet, en 1816-1817, suite à la violente éruption du volcan Tambora en Indonésie, la planète subit un refroidissement climatique qui bouleverse les récoltes et le commerce.

Pour les *Dzodzets* («Fribourgeois», en patois), l'émigration permet d'échapper à l'ingratitude de la terre, aux rigueurs du climat et parfois à celles des autorités politiques et religieuses.

En juillet 1819, plus de 2000 Suisses et Suissesses issus de onze cantons actuels décident de faire le grand saut par-dessus l'Atlantique. Pas moins de 830 Fribourgeois·es en provenance d'environ septante communes s'expatrient, libérant ainsi de l'espace pour celles et ceux qui restent. Environ 100 ressortissant·es de la ville de Fribourg ou de ses environs sont du voyage. Ils s'embarquent à Estavayer, le 4 juillet 1819, pour le Brésil, via Bâle et Rotterdam.



Galères et noyades

Après bien des mésaventures et plusieurs mois de galère, ils abordent enfin les terres promises. Il y eut 313 décès en mer. Le nombre des morts, toutes causes confondues, est d'environ 600, dont 283 ressortissants de notre canton. Après huitante jours de navigation, les 437 Fribourgeois placés à bord de l'Urania arrivent à bon port le 30 novembre 1819. D'autres, 357 Fribourgeois et Bernois, partis le 12 septembre 1819, n'arriveront que le 4 février 1820.

Le 18 février 1820, la colonie est au complet. Les survivants, miséreux et faméliques, sont répartis dans la centaine d'habitations que compte déjà l'endroit. Les débuts de la *Suisse brésilienne* sont pénibles, marqués par de nombreuses maladies et décès, ainsi que par des défrichements harassants et des récoltes médiocres.

Emigrants asservis

La colonie vit en économie artificielle, grâce à des subsides qui s'arrêtent en 1821 avec le retour du roi lusitanien à Lisbonne. La Société philanthropique suisse est alors fondée à Rio de Janeiro par des négociants helvétiques pour venir en aide aux émigrants; elle existe toujours et vient de fêter son bicentenaire. Les plus entreprenants quittent cet Eldorado désenchanté pour s'adonner ailleurs au Brésil à la culture du café, quitte à avoir recours à de la main-d'œuvre assujettie, le Brésil n'ayant aboli l'esclavage qu'en 1888.

Bientôt, des Allemands des bords du Rhin viennent renforcer les rangs dispersés des premiers colons de Nova Friburgo. Une génération après leur arrivée, ils n'étaient plus que 443 ressortissants suisses de cette bourgade. Dès 1857, le Conseil fédéral se préoccupe des conditions de travail, proches de l'asservissement, des émigrants suisses eux-mêmes. Ces efforts aidèrent les ouvriers à obtenir la garantie d'un salaire minimal.

La mémoire entretenue

Contrairement à une idée reçue, le souvenir des «inscrits pour le Brésil» ne s'est pas perdu dans les vicissitudes du temps. Au cours du XX^e siècle, Fribourg conserve le souvenir de ces ancêtres qui ont dû émigrer dans des contrées lointaines. Que ce soit au travers des livres rappelant l'épopée de Nova Friburgo (voir la bibliographie ci-dessous) ou de l'Association Fribourg-Nova Friburgo qui est née dans les années 1970, à l'initiative de Martin Nicoulin, René-Louis Rossier et Pierre Kaelin.

Dès lors, les échanges se multiplient et les liens entre les familles séparées depuis plus de deux siècles par l'océan se renouent.

En 1977 a lieu une première visite d'une délégation fribourgeoise à Nova Friburgo.

La place de Nova-Friburgo est inaugurée à Fribourg le 22 juin 1981.

La Maison suisse (*Casa Suíça*) est érigée en 1987 à Conquista (Brésil) par l'Association Fribourg-Nova Friburgo. Elle comprend une fromagerie, une chocolaterie, un magasin et un restaurant, ainsi qu'une partie culturelle avec mémorial, auditorium et galerie d'exposition, inaugurée en 1996 en présence des autorités de la Ville et du Canton de Fribourg.

Suite aux glissements de terrain à Nova Friburgo de janvier 2011, qualifiés de plus meurtrière catastrophe naturelle du Brésil moderne, le Canton et la Ville de Fribourg ont

fait œuvre commune de solidarité en libérant des fonds de secours.

En mai 2018, une délégation fribourgeoise avec le Conseil communal de la Ville de Fribourg se rend à Nova Friburgo.



En savoir plus

Sur internet

- [Association Fribourg-Nova Friburgo](#)
- [Site généalogique et héraldique du canton de Fribourg](#) (familles fribourgeoises émigrées à Nova Friburgo)
- [1700, Bulletin d'information de la Ville de Fribourg/Mitteilungsblatt der Stadt Freiburg, N°341, janvier 2018](#), p. 12-13.

A lire

- Georges Ducotterd et Robert Loup, *Terre! Terre! Récit historique de l'émigration suisse au Brésil en 1819*, préface de Thierry Steiert, Fribourg, Editions de la Sarine,

2018 (réimpression de l'édition originale de 1939).

- Robert Loup, «Les Pèlerins de l'illusion ou Fribourg au Brésil (1817-1820)», diffusés sous forme de feuilletton dans le quotidien *La Liberté*, en 1942.
- Martin Nicoulin, *La Genèse de Nova Friburgo. Emigration et colonisation suisse au Brésil, 1817-1827*, Fribourg, Éditions universitaires 1973, plusieurs fois réédité.
- Henrique Bon, *Un aller simple pour Nova Friburgo*, édition originale en portugais (2008) traduit par Robert Schuwey, éditions Faim de siècle, 2017.



Vue de la Place des Soupirs, à Nova Friburgo, dans les années 1950. Endroit où, selon la tradition, les vieux Suisses aimaient à se réunir pour parler du pays, en soupirant. © AVF/Fonds de la Société de développement de la Ville de Fribourg

Autres pages liées

- [Histoire de Fribourg](#)
- [Archives de la Ville](#)

Histoire

La Suisse et ses colonies

Le passé nauséabond de l'industrie textile suisse



▲ Les cadres de l'importateur suisse de coton Volkart profitaient à Bombay d'un style de vie colonial. Winterthur City Archives

Bien qu'elle n'ait pas eu de colonies, la Suisse a profité du colonialisme. C'est ce que montre l'histoire des indiennes de coton imprimé. Le commerce de ces tissus colorés avait des liens avec l'exploitation coloniale, le prosélytisme religieux et le commerce des esclaves.

27 septembre 2019

🕒 6 minutes

Anand Chandrasekhar



Le spécialiste de l'Inde de swissinfo.ch couvre une large palette de thèmes qui va des relations bilatérales aux films de Bollywood. Il en sait long sur l'horlogerie suisse et a une préférence pour la partie francophone de la Suisse.

Au 17^e siècle, le coton imprimé venait d'Inde – la seule région possédant le savoir-faire nécessaire. Mais bientôt, cette technique de production d'étoffes imprimées de couleurs vives fut copiée par les Britanniques et les Néerlandais qui, grâce à la mécanisation, les produisaient à meilleur prix. Ils supplantèrent l'industrie textile indienne. Les «indiennes» claires et abordables produites en Europe connurent une telle vogue que, sous la pression des producteurs de laine, de soie et de lin, Louis XIV, le Roi-Soleil, dut interdire leur production et leur importation.



▲ Les vêtements coupés dans des indiennes étaient appréciés pour leur légèreté et leurs couleurs résistantes. Swiss National Museum

Cette interdiction fut une aubaine pour la Suisse du 17^e siècle. Des huguenots français qui s'étaient réfugiés en Suisse pour fuir les persécutions religieuses dans leur pays fondèrent des usines textiles à Genève et à Neuchâtel, d'où ils pouvaient écouler les indiennes en France par contrebande. La demande atteignait alors un sommet: en 1785, la Fabrique-Neuve de Cortaillod, près de Neuchâtel, devint la plus grande manufacture d'indiennes d'Europe, produisant cette année-là 160'000 pièces de coton imprimé.

Le boom en Suisse et le commerce des esclaves



▲ Une indienne très probablement fabriquée à Neuchâtel autour de 1800 et ayant pour motif un arbre de vie. Swiss National Museum

Le commerce des indiennes a apporté une énorme prospérité en Suisse, mais il avait une face obscure: à l'époque, ces étoffes étaient utilisées en Afrique comme monnaie d'échange pour acheter les esclaves qui étaient ensuite envoyés en Amérique. En 1789 par exemple, sur le Necker, un navire en route pour l'Angola, les étoffes suisses représentaient les trois quarts de la valeur des marchandises destinées à être échangées contre des esclaves.

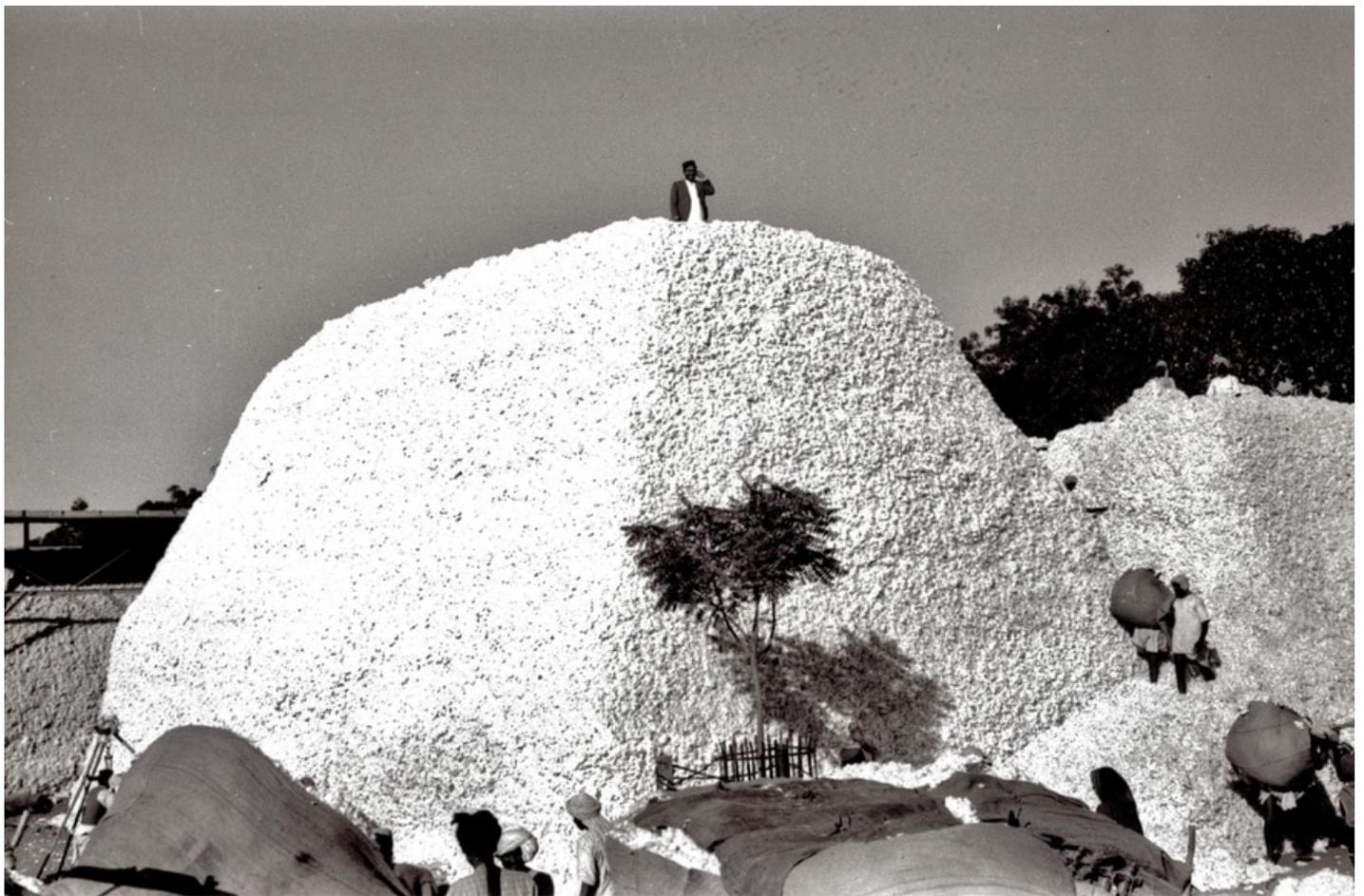
Les entreprises textiles suisses investissaient aussi directement leurs fortunes dans la traite des noirs. Des documents montrent qu'entre 1783 et 1792, la société textile bâloise Christoph Burckardt & Cie a participé au financement de 21 expéditions maritimes qui ont transporté au total 7350 Africains jusqu'en Amérique. Une grande partie de la prospérité des centres suisses du textile était liée au commerce des esclaves, que ce soit à Genève, Neuchâtel, Aarau, Zurich ou Bâle.



▲ Peinture de l'Ida Ziegler, un des trois navires achetés par un groupe de marchands de Winterthur (dont Volkart) pour les échanges avec l'Inde. Club zur Geduld, Winterthur

Un projet colonial

Au milieu du 19e siècle, la Suisse était devenue un des plus importants centres du commerce des matières premières. Des marchands suisses achetaient et revendaient dans le monde entier des produits tels que le coton indien, la soie japonaise ou le cacao d'Afrique de l'Ouest. Bien que ces marchandises n'aient jamais touché le sol helvétique, les profits étaient réalisés en Suisse.



▲ Bien que privée d'accès à la mer, la Suisse a joué un rôle dans le commerce triangulaire des esclaves basé sur des échanges entre l'Europe, l'Afrique de l'Ouest et l'Amérique. Ernst Würzler

L'abolition de l'esclavage aux États-Unis à la suite de la guerre de Sécession a conduit à une crise des matières premières, en particulier de la production du coton qui était largement basée sur une économie esclavagiste. Le marché indien prit encore plus d'importance. L'entreprise suisse Volkart, active aux Indes depuis 1851, se spécialisa alors dans le commerce du coton brut. Afin d'étendre ses activités dans ce pays, elle collabora étroitement avec le régime colonial britannique.

Les Britanniques dirigeaient la production et, sous leur joug, les paysans indiens étaient contraints de cultiver du coton plutôt que des plantes alimentaires et devaient payer un impôt foncier qui allait directement dans les caisses du gouvernement colonial. Combinée avec l'extension du réseau de chemins de fer à l'intérieur du sous-continent indien, cette politique oppressive permit bientôt à Volkart de prendre en charge un dixième de l'ensemble des exportations de coton vers les manufactures textiles d'Europe. Volkart avait son siège à Winterthour et occupait ainsi une situation centrale sur le continent européen d'où elle pouvait approvisionner les filatures installées en Italie, dans le nord de la France, en Belgique, dans la Ruhr allemande ou dans toute la Suisse.

Les collaborateurs de Volkart devaient éviter les comportements racistes, mais cela ne les empêcha pas d'adopter en Inde certains usages de l'occupant colonial britannique: les Indiens n'avaient pas accès aux salles de détente des employés européens.

Ardeur missionnaire

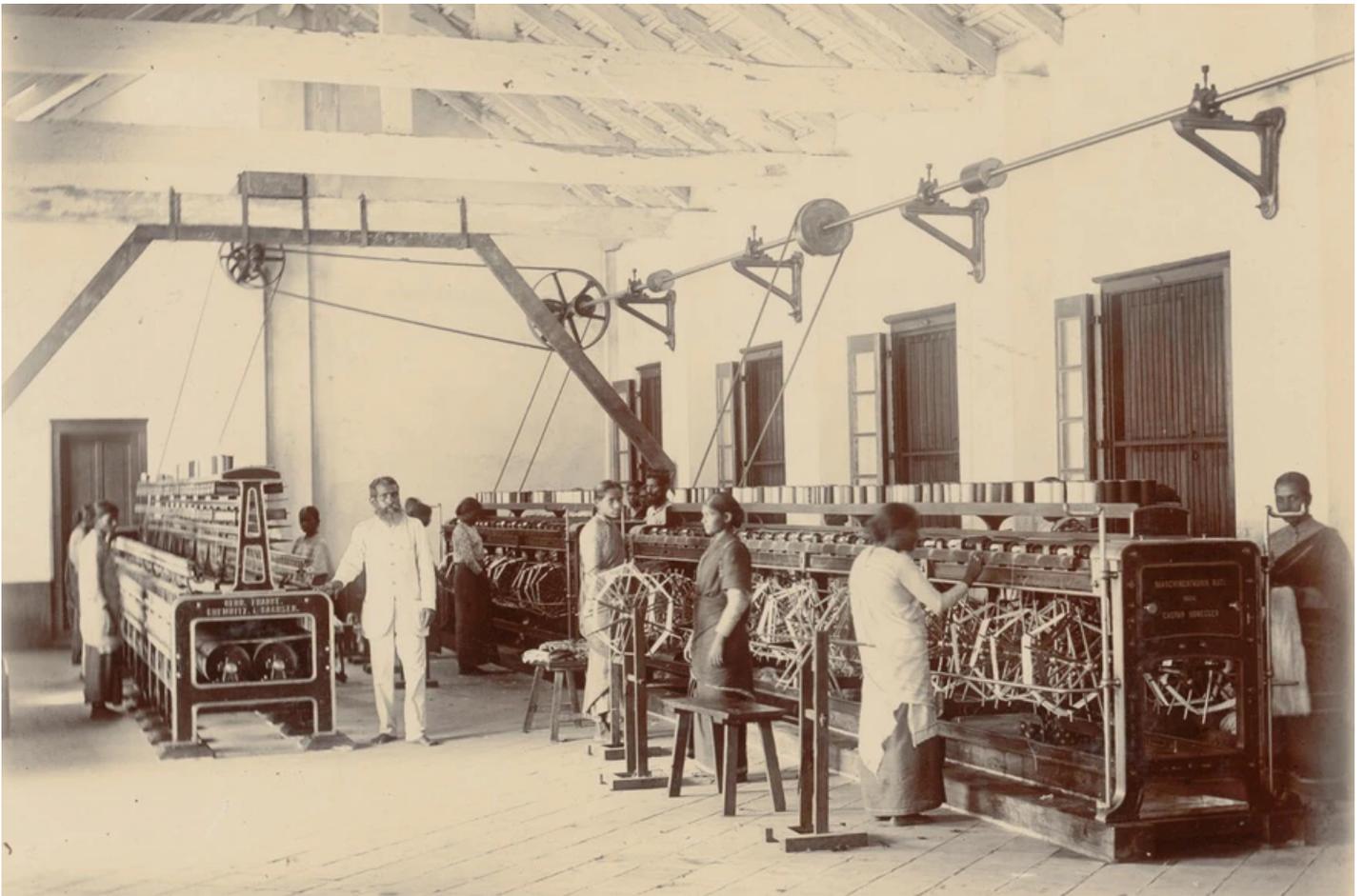
Une autre entreprise prospère à l'époque coloniale fut la Société évangélique des missions de Bâle, ou Mission bâloise. Fondée en 1815 par des protestants suisses et des luthériens allemands, son but était de convertir les «païens» au christianisme. Elle a connu un certain succès au sud de l'Inde dans les

territoires des États actuels du Kerala et du Karnataka, en particulier auprès des Indiens des couches sociales inférieures qui accédaient ainsi pour la première fois à la formation et à la culture.



▲ La Mission de Bâle traduisait le message chrétien dans les langues vernaculaires pour convertir davantage de monde. Basel Mission Archives

Toutefois, en se convertissant à une autre religion, les autochtones prenaient le risque d'être exclus de leur communauté et de perdre ainsi leur gagne-pain. La Mission de Bâle a réagi en créant des filatures afin de donner des emplois aux réprouvés. Elle résolvait ainsi un problème qu'elle avait elle-même créé et en tirait encore des bénéfiques: dans les années 1860, la Mission exploitait quatre filatures et exportait des textiles aux quatre coins de l'Empire britannique, de l'Afrique au Proche-Orient en passant par l'Australie.



▲ La filature de la Mission de Bâle à Calicut dans le Kerala (Fin du 19e siècle). Basel Mission Archives

L'industrie textile a largement contribué à la prospérité de la Suisse mais de nombreux déshérités l'ont payé au prix fort dans les pays lointains. La Suisse n'était peut-être pas une puissance coloniale indépendante, mais elle a énormément profité du colonialisme.

Source: «Indiennes: Material für tausend Geschichten», publié en 2019 aux éditions Christoph Merian Verlag et édité par le Musée national suisse.



En conformité avec les normes du JTI

Plus: [SWI swissinfo.ch](https://www.swissinfo.ch) certifiée par la [Journalism Trust Initiative](https://www.jti.ch)

Le succès suisse des «villages nègres»

Notre pays a longtemps exploité l'imagerie coloniale à des fins de divertissement et de propagande

Nouveau: le film documentaire est désormais disponible au bas de l'article.



Les jeunes Sénégalais récupéraient les piécettes lancées par les visiteurs dans le bassin. Dessous, scènes du Village africain au Comptoir suisse, en 1925 à Lausanne. © Guidoux

Propos recueillis par Pascal Fleury

Publié le 06.04.2018

Temps de lecture estimé : 7 minutes

Esprit colonial » Des années 1880 à la Seconde Guerre mondiale, la Suisse a accueilli des dizaines de «villages nègres», «zoos humains» ou autres exhibitions exotiques, au grand plaisir du public helvétique. Ces attractions se voulaient divertissantes, mais étaient aussi des instruments de propagande économique et coloniale. Les explications de l'historien Patrick Minder, enseignant à l'Université de Fribourg et au Collège Saint-Michel, et auteur de *La Suisse coloniale**.

Quelle est l'origine de ces «zoos humains»?

Patrick Minder: L'idée est née dans l'esprit d'un directeur de ménagerie à Hambourg, Carl Hagenbeck. En 1874, pour redynamiser son zoo, il fait venir six Lapons avec leurs rennes, inaugurant les «ethno-shows». Le succès public est immédiat. Il exhibe alors des Nubiens du Soudan égyptien, qui attirent ensuite des dizaines de milliers de spectateurs à Paris et à Londres. On estimera finalement à un milliard et demi le nombre de visiteurs de telles exhibitions sur la planète. En Suisse, les premières exhibitions ont lieu au zoo de Bâle et dans le canton de Zurich. Il y en aura une bonne quarantaine entre 1880 et 1930.

Qui étaient ces exhibés?

Bénéficiez d'1 mois d'accès illimité en créant votre compte gratuitement et sans engagement.

[Je crée un compte](#)

Déjà un compte ?

[Je me connecte](#)

Parfois des personnes contraintes de force, comme la Sud-Africaine Saartjie Baartman. Exhibée en Europe pour son large postérieur, cette «Vénus hottentote» se serait mariée à son imprésario. Des Pygmées du Congo ont aussi été enlevés, dont Ota Benga, qui s'est suicidé aux Etats-Unis. En général, pourtant, les exhibés se font engager en toute connaissance de cause. En Suisse, il s'agit surtout de membres de la tribu Seck, du Sénégal. On les trouve tant à l'Exposition nationale suisse de 1896 à Genève qu'au Comptoir suisse de 1925 à Lausanne. Les femmes enceintes sont appréciées, les naissances attirant le public. A Genève, où le Village noir comptait 200 personnes, on signale deux bébés. On déplore le décès d'un jeune homme malade.

Les figurants noirs sont-ils payés?

Les salaires des Africains sont dérisoires, mais ils sont nourris et logés. A Genève, en 1896, leur imprésario part avec la caisse. La troupe porte plainte et menace de faire grève, un cas unique à ma connaissance. Elle gagne finalement en justice. Devant le public, les exhibés exercent leur métier de sculpteur, bijoutier, musicien ou cuisinier. Ils vendent quelques objets, organisent des parties de lutte, dansent et chantent. Les fêtes musulmanes sont célébrées devant une petite mosquée, avec sacrifice d'un agneau. Les visiteurs peuvent se promener dans le village, mais n'ont pas le droit d'entrer dans les cases. Les Africains sortent librement le soir en ville et vont au théâtre.

Pour le public, c'est du spectacle?

Oui. A Genève, le Village noir s'inscrit d'ailleurs comme l'un des principaux divertissements du parc de Plaisance, au côté du Labyrinthe oriental, d'un théâtre javanais, d'un café égyptien, d'un ballon captif ou de l'incontournable Village suisse. Le site festif accueille jusqu'à 40 000 personnes par jour. En 1925, le Comptoir suisse mise aussi sur son Village noir pour attirer le public. Les visiteurs y trouvent de l'exotisme, sans faire la différence entre la vie réelle et le jeu de la troupe.

Ces Villages noirs véhiculent-ils des messages propagandistes?

A Lausanne, en 1925, le but est clairement commercial. L'Office suisse d'expansion économique (OSEC) a des vues sur l'Afrique et rêverait même de colonies. Le Village noir vient alors idéalement compléter la première Foire internationale des produits coloniaux et exotiques qui se tient dans le cadre du Comptoir suisse. Alors que notre pays est victime de la crise, il importe de familiariser le public aux produits de ce nouveau marché. Il s'agit aussi, sans détenir d'empire colonial, de développer un esprit colonial pour contrer une certaine frustration.

Ces exhibitions intéressent-elles aussi les scientifiques?

Elles sont à cheval entre le show et l'expérience scientifique. A l'Expo de 1896 à Genève, par exemple, l'éminent professeur Emile Yung, titulaire de la chaire d'anthropologie de l'Université de Genève et membre de l'Académie des sciences, donne une conférence sur les «caractéristiques anthropologiques de la race nigritique» en prenant comme spécimens quinze Africains du Village noir. Dans l'esprit scientifique de l'époque, il s'agit de récolter les dernières données sur une civilisation qui va disparaître en raison de la modernité. Mais aussi de construire un discours d'autorité confirmant que les Occidentaux sont bien la race supérieure. Un discours racial qui a montré ses limites lors de la découverte des horreurs de la Seconde Guerre mondiale.

Que reste-t-il aujourd'hui de ces «villages nègres» en Suisse?

Quelques affiches, des cartes postales et photographies. Après l'Expo de 1896, 70 objets utilisés par les Africains ont été conservés dans les réserves du Musée d'ethnographie de Genève. Du parc de Plaisance subsiste également le Labyrinthe oriental: c'est aujourd'hui le Palais des glaces de Lucerne, qui offre un peu d'exotisme au mythique *Löwendenkmal* et au très helvétique Jardin des glaciers. Une version abrégée d'un passé oublié...

* **Patrick Minder**, *La Suisse coloniale*, Editions Peter Lang, 2011.

ACCUEIL > SUISSE

Emile Yung, le «Village noir» et le déferlement des théories raciales

Figure genevoise illustre, le biologiste Emile Yung se faisait l'apôtre de théories raciales en exhibant des corps noirs sur scène. Militants, politiques et historiens plaident aujourd'hui pour une mise au point réaliste des idées que l'homme véhiculait en son temps



Dessin original. Emile Yung et le «Village noir» à Genève, grand succès de l'Exposition nationale de 1896. — © Kalonji pour Le Temps



Marie-Amaëlle Touré

Publié le 05 janvier 2021 17:15. Modifié le 02 février 2021 10:10.



Au tournant de l'année, «Le Temps» s'intéresse aux dessous d'un pays sans colonies, mais qui a néanmoins aussi profité de celles des autres

Les épisodes précédents:

Il s'agit de l'une des voies les plus pentues de Genève. Au croisement de la rue Lombard et à quelques embranchements du boulevard des Philosophes, la rue Emile-Yung porte, depuis 1924, le nom du

savant genevois. Biologiste, zoologiste et anthropologue reconnu, il est le premier Suisse à avoir été honoré par la médaille d'or du concours de la Section des sciences de l'Académie royale de Belgique. Gratifié pour avoir vulgarisé la connaissance scientifique, l'homme a aussi contribué au développement et à la diffusion d'assertions admises aujourd'hui comme racistes et discriminantes.

«Cette voie porte le nom d'une personnalité ayant été impliquée dans le colonialisme, le racisme, la traite négrière ou leur apologie.» C'est le début de l'annotation que l'on peut désormais lire au sujet du scientifique sur le site du canton de Genève. Le 12 juin dernier, 17 députés du Grand Conseil de la République et canton de Genève ont déposé une motion «pour un inventaire des lieux géographiques portant des noms en lien avec le colonialisme, la traite négrière ou le racisme, et pour une meilleure information du public à ce propos».

«Il ne s'agit pas de tout supprimer, mais de fournir aux gens des explications. Cette motion est un juste milieu entre effacer l'histoire et remplacer les noms de rues choisies à une certaine époque», illustre la députée socialiste Helena Verissimo de Freitas, troisième signataire de la motion.

En réalisant une brève recherche sur internet, le nom d'Emile Yung semble encore présenté élogieusement, sans laisser place au contexte historique et à la participation de l'homme à une entreprise unanimement perçue comme inhumaine aujourd'hui.

Successeur de Carl Vogt

Dans un essai publié au sein de l'ouvrage *L'Invention de la race**, l'historien fribourgeois Patrick Minder retrace notamment le parcours d'Emile Yung. Il suit des cours de phrénologie à Genève en 1873, progresse vite et se rend à Paris en 1878 où il rencontre l'anthropologue, biologiste et zoologiste français Jean Louis Armand de Quatrefages de Bréau de l'Académie des sciences, racaliste notoire. Il fait, la même année, la connaissance de Carl Vogt, dont il deviendra le successeur. Le professeur de zoologie à l'Université de Genève, avocat de «l'inégalité entre les races», l'engage comme assistant. «Emile Yung est un homme du XIXe siècle pétri des théories scientifiques de l'époque et de celles qui la précèdent. Il en deviendra finalement l'héritier», raconte Patrick Minder.

En 1895, Emile Yung succède à Carl Vogt à l'université et s'empare de la chaire de zoologie et d'anatomie. L'année suivante, Genève s'apprête à recevoir l'Exposition nationale. A cet égard, deux villages sont reconstitués au cœur de Plainpalais, un «Village suisse», et un «Village noir». C'est l'une des attractions les plus populaires de l'exposition. Des milliers de Suisses viennent observer les 227 Africains mis en scène au parc de Plaisance.

«Tous ces gens ne venaient pas directement d'Afrique. Ils avaient déjà été présentés dans différentes foires en Europe», détaille le sociologue Bernard Crettaz. «Ce village a eu énormément de succès, les Suisses étaient en admiration pour ce peuple, cette musique. Il y avait un étang dans lequel le public pouvait jeter des pièces de monnaie, les membres du village se mettaient alors nus pour plonger et récupérer les pièces.»

Diffusion de théories racialistes

Ces représentations dégradantes, en vogue à l'époque, sont renforcées par Emile Yung le 11 juin 1896. Le biologiste donne une conférence intitulée: «Caractéristiques anthropologiques de la race nigritique (crâne, chevelure, taille, couleur, etc.) étudiées sur quelques-uns de ses représentants du Soudan occidental, [...] Parenté de cette race avec les autres nègres africains, sa distribution géographique, etc.»

Lire aussi: [Emile Yung et les cannibales kanaks](#)

Se basant sur des théories racialistes, il présente au public 15 personnes du «Village noir», des hommes, des femmes et des enfants. Emile Yung entame une succession de considérations scientifiques: la peau d'abord - une paume d'un individu est comparée, «par facétie», à celle d'un «Nègre de Carouge»**. Yung compare ensuite les crânes de ces hommes avec ceux de Genevois en rappelant les théories de Paul Broca, médecin, anatomiste et anthropologue français qui affirmait que la capacité crânienne des Noirs était inférieure à celle des Blancs. C'est ainsi que l'homme postulait des capacités intellectuelles et mentales des individus.

La conférence du Pavillon Raoul Pictet, rencontrera un franc succès. Quelques mois plus tard, le 7 octobre 1896, Emile Yung la présentera aux membres de la Société suisse des professeurs de gymnases à Genève.

pellation, si elle est basée sur la couleur seulement, doit s'adresser non seulement aux nègres d'Afrique, mais encore aux différentes races noires habitant l'Australie, la Malaisie, l'Amérique occidentale.

Les caractères anthropologiques les plus utiles à étudier et qui permettent d'arriver à une classification naturelle des races humaines sont surtout ceux qui sont tirés de la forme du crâne (indice céphalique), du volume de celui-ci, de la disposition du squelette nasal, de celle des maxillaires (prognathisme). Des renseignements d'une très haute importance sont aussi fournis par la

«Ces professeurs de gymnase ont certainement intégré le propos de Yung comme un discours scientifique de valeur et ont donc été influencés. Ces idées ont été reproduites dans la géographie, une matière née de l'impérialisme et de la colonisation», conclut Patrick Minder.

Projections stéréotypées

Comment rétablir dès lors une forme de justice mémorielle? Certains plaident aujourd'hui pour que ces figures soient destituées de l'espace public. Rachel M'bon-Barbezat, fondatrice de la page Instagram «N.o.i.r.e.s» qui vise la promotion des femmes noires de Suisse, insiste, elle, sur l'importance de la contextualisation.

«Comment imaginer qu'après de tels spectacles l'imagerie fantasmagorique des corps noirs n'ait pas été véhiculée?» questionne cette Vaudoise engagée.

«Ces zoos humains ont déshumanisé l'homme et les femmes noirs. En les réduisant à des animaux, ils ont véhiculé des stéréotypes visant à maintenir une hiérarchisation des êtres humains. Les stigmates de ces projections sont encore perceptibles aujourd'hui. On les retrouve au niveau des nombreux clichés sur les Noirs, dans le cadre de l'accès au logement, ou au travail où certains employeurs affirment ne pas vouloir engager de Noirs parce qu'ils seraient trop paresseux ou sales. C'est ainsi que s'exprime la postcolonialité.»

Faut-il dès lors faire table rase de ce passé? «Je ne suis pas pour l'idée de détruire ce qui existe, mais pour révéler la vérité même si elle est lourde. Il ne faut pas avoir peur des mots. Ce dont la jeunesse a besoin aujourd'hui, c'est que l'on soit en mesure de reconnaître les conséquences des erreurs du passé», juge Rachel M'bon-Barbezat.

*Minder, Patrick. «20. Emile Yung et le Village noir de l'Exposition nationale suisse de Genève en 1896», Nicolas Bancel éd., «L'Invention de la race. Des représentations scientifiques aux exhibitions populaires». La Découverte, 2014, p. 303-314.

**«Un ouvrier emballer noir, peut-être ancien esclave, de la faïencerie Baylon qui s'appelait Baptiste. Comme il n'était que peu rétribué, on l'autorisait à s'exhiber comme sauvage lors de fêtes ou à diverses occasions» - Note de bas de page n° 27.

NOS LECTEURS ONT LU ENSUITE



Quand Babel interrogeait la première mondialisation

Publié le 01 juillet 2023 21:45. Modifié le 02 juillet 2023 19:14.



On ne touche pas à Balzac

Publié le 01 juillet 2023 10:00. Modifié le 01 juillet 2023 14:57.



Avec Simone Bertière, l'Ancien Régime comme si on y était

Publié le 28 juin 2023 04:56.



Quand Tavannes Watch révolutionnait l'horlogerie et la vie des ouvriers

Publié le 27 juin 2023 09:55. Modifié le 28 juin 2023 10:45.